

let. A peine avais-je pris cette mesure que la foudre éclata au-dessus de ma tête; je jetai loin de moi l'instrument de fer qui me valait cette reprise d'hostilités, je me réfugiai dans la tente, où je trouvai Gobat à genoux près de notre dîner qu'il avait préparé, mais auquel le dernier coup de tonnerre avait ôté l'appétit. Il me demanda moillé par signes, moitié verbalement, si je voulais manger; mais, comme je n'étais pas moi-même sans inquiétude, je lui répondis que je n'avais pas faim, et me couchai sur une planche qui interceptait toujours tant soit peu l'humidité et le froid de la terre; alors Gobat se rapprocha de moi et s'étendit à mes côtés. En ce moment, nous fumes plongés tout à coup dans une obscurité pareille à la nuit; un nuage épais et noir comme une fumée enveloppa le Sentis; la pluie et la grêle tombèrent par torrents, le vent gémit et siffla, mille relais se croisèrent comme les fusées d'un feu d'artifice; il faisait clair comme au milieu d'un incendie. Nous voulions nous parler, mais nous pouvions à peine nous entendre, car la foudre, hurlant ses éclats contre eux-mêmes, allait répercuter tous les coups dans les flancs de la montagne, qui, au milieu de ce fracas horrible et de ce chaos infernal, semblait parfois tressaillir sur sa base. Je compris alors que nous étions dans le cercle de l'orage même; nous l'entendions rugir, et nous le voyions flamboyer tout autour de nous; enfin sa violence devint telle que Gobat, effrayé, me demanda si nous ne courrions pas danger de mort. J'essayai de le rassurer en lui racontant que la même chose qui nous arrivait était arrivée à MM. Biot et Arago pendant leurs observations sur les Pyrénées; la foudre était même tombée sur leur tente, mais avait glissé sur la toile, et s'était éloignée d'eux sans les toucher; j'achevais à peine ce récit qu'un coup terrible éclata; il me sembla que notre tente se brisait; Gobat jeta un cri de douleur; au même instant, un globe de feu m'apparut courant de sa tête à ses pieds, et moi-même je me sentis frappé à la jambe gauche d'une commotion électrique; je me tournai vers mon compagnon; et, éclairé par la déchirure de la toile, je le vis tout sillonné du passage de la foudre; le côté gauche de sa figure était marqué de taches brunes et rougées, ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient crispés et brûlés, ses lèvres étaient d'un bleu violet, sa poitrine se soulevait encore par instants, haletant comme un soufflet de forge; mais bientôt elle s'affaissa, la respiration s'éteignit, et je sentis toute l'horreur de ma position; je souffrais horriblement moi-même, je connaissais trop les effets de la foudre pour ne pas sentir que j'étais cruellement blessé; mais cependant j'oubliai tout pour essayer de porter quelque secours à l'homme que je voyais mourir, et qui était plutôt mon ami que mon domestique. Je l'appelai, je le secourais, il ne répondait pas, et cependant son œil droit, ouvert, brillant, plein d'intelligence

encore, était tourné de mon côté et semblait implorer mon aide; quant à l'œil gauche, il était fermé; je soulevai sa paupière, il était pâle et terne; je supposai alors que la vie s'était réfugiée dans le côté droit, et un instant je conservai cet espoir; car j'essayai de fermer cet œil ouvert et qui me regardait toujours, mais il se rouvrit ardent et animé; trois fois je renouvelai cette expérience, trois fois le même regard vivant repoussa la paupière. J'étais frappé d'une terreur incroyable, car il me semblait qu'il y avait quelque chose d'infernal dans ce qui m'arrivait; alors je portai la main sur son cœur, il ne battait plus; je piquai le corps, les membres, les lèvres de Gobat avec la pointe d'un compas, mais le sang ne vint pas, il resta immobile; c'était la mort, la mort que je voyais et à laquelle je ne pouvais croire, car cet œil toujours ouvert protestait contre elle et lui donnait un démenti. Je ne pus supporter cette vue plus longtemps; je jetai mon mouchoir sur sa figure, et je revins à mes propres douleurs; ma jambe gauche était paralysée, et j'y sentais un frémissement de muscles, un hoûillement de sang extraordinaire; la circulation s'arrêtait et montait refoulée vers mon cœur, qui battait d'une manière insensée; un tremblement général et désordonné s'empara de moi; je me couchai, croyant que j'allais mourir.

Au bout de quelques instants, l'orage redoubla de violence, et le vent devint si impétueux qu'il emporta comme des feuilles sèches les pierres qui assujétissaient ma tente; aussitôt la toile se souleva. Je songei rapidement à la situation où je me trouverais si ce seul et dernier abri allait être emporté dans le précipice; cette idée me rendit des forces surhumaines; je saisiss une des cordes qui la retenaient aux pierres que le vent avaient emportées, je me jetai à terre, la maintenant de mes deux mains; mais, sentant les forces me manquer, je la tournai autour de ma jambe droite, et, me roidissant de tout mon corps, j'attendis ainsi trois quarts d'heure à peu près que l'ouragan se calmât; pendant tout ce temps, et malgré moi, j'eus les yeux fixés sur Gobat, que je m'attendais à tout moment à voir remuer; mais mon attente fut trompée, il était bien mort.

Ce qui se passa en moi pendant ces trois quarts d'heure, voyez-vous, je ne puis vous le dire; le naufragé qui se noie, le voyageur assassiné au coin d'un bois, l'homme qui sent la lave miner le rocher sur lequel il a cherché un refuge, en ont seuls une idée. Je sentais ma jambe tellement paralysée que je pouvais à peine la mouvoir; j'étais enchaîné à ma place, condamné à mourir lentement près de mon domestique mort; et la seule chance de secours et de salut que j'eusse était qu'un père égaré dans la montagne s'approchât de ma tente, ou qu'un voyageur curieux gravit le sommet du Sentis et me trouvât à moitié mort; mais cette chance était bien d'o-